

L'amitié des jeunes filles : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 3

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'amitié des jeunes filles.

V

— Je gagne souvent cette somme en une seule visite, se dit en lui-même le docteur d'un air pensif.

Puis, reprenant la conversation à haute voix :

— Avez-vous entendu dire, ou bien avez-vous lu dans les journaux, que l'impératrice des Français possède une robe qui a coûté trois mille écus, et qu'elle paie cinq cents francs un mouchoir de poche brodé ?

Lisbeth regarda le docteur d'un air étonné, secoua la tête, puis se remit, en soupirant, à son ouvrage.

Le docteur, changeant de conversation, s'adressa à la mère. Vous avez là un superbe tableau, madame Willkomm. Il est tout à fait dans ma sphère. Une femme malade et pâle ; auprès d'elle, un médecin regardant attentivement un verre d'urine, tandis que la servante jette un regard de compassion à sa maîtresse, tout en ouvrant le rideau du lit.

— C'est le dernier ouvrage de mon mari ! répondit la veuve.

— Et naturellement il vous est trop cher pour que vous consentiez jamais à vous en défaire.

— Ce n'est point le cas, répondit madame Willkomm ; c'est que, jusqu'ici, il ne s'est point trouvé d'acheteur.

— Avez-vous mis votre tableau à l'exposition ?

— Il n'y a pas été admis, attendu que maintenant on n'admet plus que des originaux. Le tableau en question est une copie de quadruple grandeur, d'un original de Gaspard Netscher.

— Oui, mais nous avons encore une autre exposition, organisée par la Société des beaux-arts, et où les copies sont aussi admises. Si vous profitez de cette occasion, je parie que vous trouverez un acheteur.

— Le cadre d'or y manque ; c'est, comme le disait mon mari, le couronnement de l'œuvre.

Et le docteur prit congé de ces dames.

— Ne te semble-t-il pas, Lisbeth, que le docteur trouve notre tableau de son goût ? Cela vient probablement de ce que le sujet a rapport à sa profession. Je ne pense pas que nous puissions jamais lui payer tous les soins qu'il m'a donnés. Si nous lui faisons présent de ce tableau ?

— Excellente idée ! répondit Lisbeth avec feu. J'ai déjà souvent songé à la manière dont nous pourrions témoigner notre reconnaissance à cet homme généreux.

— Je voudrais que Fédor le lui portât aujourd'hui même. Y consentira-t-il ?

— Je veux l'espérer, mais il lui en coûtera, car il est fort attaché à ce tableau, seul souvenir qui reste de notre père.

— Sans doute ! Mais si Fédor considère que le docteur m'a sauvé la vie, il se décidera à faire ce sacrifice.

Fédor éprouva un grand chagrin de se séparer du tableau ; néanmoins, il finit par céder ; il se souvint aussi de l'intervention du docteur auprès du bijoutier, et porta lui-même l'offrande au médecin, qui, profondément surpris, accepta et fit faire ses remerciements.

Sur ces entrefaites, Léonie avait quitté le théâtre. Toutefois, le mariage n'avait pu avoir lieu, son futur n'ayant ni les papiers ni les certificats nécessaires pour se marier, ce qui lui causait beaucoup d'humeur. Alvine devenait plus rare, ou, pour mieux dire, on ne la voyait presque plus du tout. Ce ne fut que par hasard que Lisbeth et Léonie apprirent qu'elle avait quitté sa place de demoiselle de comptoir.

Mais où était-elle ? que pouvait-elle bien avoir entrepris ? c'est ce que les deux amies ne purent découvrir.

— Alvine est pleine de circonspection vis-à-vis de moi, dit Lisbeth d'un ton chagrin. J'ai remarqué que sa personne répand une odeur dont je ne puis me rendre compte, une odeur de viande marinée ou salée. Se serait-elle engagée chez un boucher, et aurait-elle honte d'en convenir ?

— Je soupçonne bien autre chose, dit Léonie. Je lui trouve quelque chose d'étrange, et qui me ferait craindre qu'elle ne s'adonne aux liqueurs. Je serais tentée de croire qu'elle boit, triste conséquence du désespoir que lui cause la mort de son fiancé.

— Dans ce cas, répondit Lisbeth, j'estime que c'est pour nous un devoir sacré de l'avertir, tandis qu'il en est encore temps.

— C'est une chose que je n'essaierai pas d'entreprendre ; il est excessivement rare qu'on parvienne à corriger ce penchant.

La première fois que Lisbeth se trouva en tête-à-tête avec Alvine, elle lui demanda sérieusement, et au nom de son amitié, de lui dire si elle cherchait, dans l'usage des liqueurs, un moyen de s'étourdir ?

Alvine regarda Lisbeth avec l'étonnement le plus profond.

— Je vois bien, dit-elle, que tu interprètes mal mes idées, et que, pour couper court à tes soupçons, je dois te faire une confidence. Toutefois, je ne te la ferai que lorsque tu m'auras juré solennellement de ne la révéler à qui que ce soit.

Lisbeth, ayant juré de garder le secret, Alvine poursuivit :

— Comme je vous l'ai déjà dit, à Léonie et à toi, je ne saurais plus éprouver le moindre plaisir en cette vie. L'existence m'est à charge, et il ne me reste plus qu'un désir, celui de me venger des meurtriers d'Henri, avant d'aller terminer mes jours sur sa tombe. Pour cela, il me faut des ressources pécuniaires que le métier de demoiselle de magasin ne saurait me procurer. C'est pourquoi j'ai quitté mon métier, mon domicile et jusqu'à mon nom, et me suis engagée, pour dompter les animaux féroces, dans une ménagerie. Je passe mes journées avec les lions, les tigres, les panthères et les hyènes.

— Seigneur Jésus ! s'écria Lisbeth épouvantée, ces animaux vont te mettre en pièces.

— Belle crainte ! Est-ce que, dans la société qui nous entoure, on ne rencontre pas à chaque instant des êtres pour le moins aussi dangereux. Est-il, dans les plus affreux déserts de la zone torride, des animaux capables des cruautés commises sur nos champs de bataille et racontées en termes pompeux par nos gazettes ? Et note bien que ceux qui commettent ces atrocités se posent en champions de la civilisation. L'animal du désert ne tue que lorsqu'il est pressé par la faim. Au pis-aller, on doit reconnaître qu'il agit par suite d'un instinct qui lui a été donné. En tout cas, il n'a pas éternellement sur les lèvres de pompeuses phrases sur l'intelligence, la religion, la morale, tout en donnant carrière à une basse avidité, à une ambition criminelle.

— Cela n'empêchera pas ces animaux sauvages de te déchirer. La chose s'est déjà vue.

(A suivre.)

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

Dimanche 19 janvier 1873

BENVENUTO CELLINI, l'orfèvre florentin

Grande pièce en huit actes, par M. Paul Meurice.

UNE FAUSSE ALERTE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

Jeudi 23 janvier 1873

LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT

Comédie en trois actes, par M. Adolphe Belot.

RICHE D'AMOUR

Comédie-vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures 3/4 précises.

L. MONNET. — S. CUÉNUOD.